

Bénédicte Havard Duclos, sociologue, enseigne à l'Université de Bretagne Occidentale et est membre du laboratoire ARS (Brest).

bhduclos@wanadoo.fr

Sandrine Nicourd, sociologue, est maître de conférences à l'Université Paris XIII et membre du laboratoire PRINTEMPS de l'Université Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines.

Sandrine.nicourd@wanadoo.fr

Le bénévolat n'est pas seulement le résultat d'une volonté individuelle :

Quand on les interroge, les bénévoles mettent toujours en avant dans les raisons qui les ont poussées à s'engager, le désir d'être utile, de servir aux autres. Cette aspiration à l'utilité sociale est souvent formulée dans le registre de l'élan, de la volonté, toutes formulations qui présentent ces envies d'agir comme le résultat d'un choix individuel, personnel, celui d'une pure subjectivité soucieuse des Autres et du monde. À l'extrême, le registre de la vocation est utilisé, comme si une force incoercible (divine ou laïque, intérieure ou extérieure) poussait les individus, les attirait, les appelait à s'engager. De la même manière que l'amour se vit comme un sentiment affranchi des contingences et des contraintes sociales, l'amour de l'humanité (et le bénévolat a souvent partie liée à la philanthropie) prend les atours d'une disposition spontanée, en dehors des normes sociales. Présentée comme un penchant intérieur, la volonté d'agir tend à naturaliser le bénévolat et les bénévoles : ils seraient « naturellement » altruistes, quand d'autres, plus nombreux, seraient individualistes et donc incapables de souci pour les Autres. Or, l'altruisme (et inversement l'individualisme) n'est ni un « virus », que les personnes auraient contracté, ni une disposition inscrite dans leur personnalité. L'engagement ne se déroule pas hors des contraintes du monde social.

D'autres auteurs ont montré combien ce désir d'utilité, cet élan vers les Autres est le produit de contextes socio-économiques, historiques et politiques précis¹. Le propos de cet article est de montrer qu'au-delà des contextes qui formatent les envies d'agir, leur donnent une légitimité ou pas, la pratique bénévole est toujours le produit d'un ajustement entre une histoire personnelle et le cadre associatif dans laquelle elle se déroule. L'engagement bénévole ne peut tenir sur la seule volonté individuelle. Il doit trouver où et comment s'incarner dans des structures précises, le plus souvent des associations pour donner effectivement lieu à des pratiques de bénévolat. Le bénévole agit certes parce que sa trajectoire familiale, sa socialisation, notamment dans

¹ Les engagements bénévoles sont influencés par les contextes historiques et sociaux, les discours portés par des acteurs individuels et institutionnels, largement relayés par l'Etat, qui tour à tour encouragent, soutiennent certaines pratiques et renvoient d'autres au rang de comportements désuets, qui contribuent ainsi à construire une norme sociale. Plus généralement « l'air du temps » offre des ressources pour dire qu'un engagement est légitime. Or, l'air du temps oscille aujourd'hui entre la valorisation de certaines pratiques efficaces, concrètes, autonomes et la dévalorisation d'autres, sacrificielles et perçues comme trop affiliées à de grandes organisations. Il devient par exemple plus légitime de se déclarer une vocation pour les actions de solidarité que pour l'action syndicale. De même la sémantique de la charité, historiquement associée à la philanthropie du XIX^e siècle, s'est transformée en des mots auréolés d'une nouvelle légitimité : engagements caritatifs, humanitaires, solidaires... Maud Simonet-Cusset en fait la démonstration sur le cas du bénévolat aux Etats-Unis. « Give back to the community : le monde du bénévolat américain et l'éthique de la responsabilité communautaire », *Revue française des affaires sociales*, n°4, oct/déc 2002. On peut également se référer aux travaux d'Annie Collovald, « Pour une sociologie des carrières morales des dévouements militants », in *L'humanitaire ou le management des dévouements*, PUR, 2003.

l'enfance, lui a permis de se fabriquer des dispositions à s'engager, tellement intériorisées qu'elles peuvent lui sembler « naturelles », allant de soi². Ces dispositions seules n'expliquent cependant pas l'engagement bénévole et surtout son maintien dans la durée. Pour s'exprimer, ces dispositions doivent s'appuyer, s'étayer sur des organisations, c'est-à-dire sur un ensemble de relations sociales et de règles structurelles. Non relayé, non pris en charge par des associations précises, l'élan s'épuise en effet bien vite. Bernard Pudal, en rapprochant le prêtre rural, le prêtre ouvrier, l'instituteur laïque et l'intellectuel organique du parti communiste, a ainsi montré que la vocation, loin des présupposés individualistes, « résulte d'un processus interactif complexe entre une histoire sociale personnelle de l'individu et l'institution reconnaissante ».³ Dans une démarche comparable, nous souhaitons identifier d'une part les conditions sociales qui ont construit le désir d'engagement, l'élan vocationnel chez les bénévoles ; d'autre part comment cet élan est parvenu à s'incarner, à se pérenniser dans des associations et des pratiques particulières, qui ont su saisir les attentes identitaires des bénévoles ; enfin comment cet élan est en permanence réactivé et entretenu par les associations et leurs leaders, via la reconnaissance et la réassurance trouvées par les personnes dans leur activité bénévole, au risque sinon de leur défection.

À l'aide d'observations participantes et d'entretiens biographiques, nous avons mené des enquêtes sociologiques en banlieue parisienne, dans des associations qui agissent au nom de la solidarité auprès d'un public issu principalement de l'immigration et connaissant des difficultés socio-économiques. Les enquêtes rapprochent deux associations que tout, dans le discours médiatique mais aussi savant, sépare. L'une, association de proximité (nommée ici Alphasol), propose des cours d'alphabétisation, de soutien scolaire, tient des permanences juridiques et d'écrivain public. L'autre, sur un mode plus contestataire, revendique et agit pour obtenir le droit au logement (comité DAL) de ceux qui en sont exclus. En pratique, elle organise et soutient une population de mal-logés et les aide à la résolution de leurs difficultés. Le contraste entre les deux associations tient surtout dans leur rapport à l'espace public et leur usage de l'outil médiatique : la première est invisible pour les médias alors que la seconde focalise toute leur attention. Mais pour peu que l'on observe les pratiques et les trajectoires, on constate que ces associations utilisent des ressorts communs pour retenir leurs militants et bénévoles, pour construire des vocations et susciter ces élans vécus comme subjectifs et individuels, mais en fait largement construits socialement.

Les bénévoles et militants qui restent fidèles à une association, se sentent habités du désir d'être utile et le perçoivent comme allant de soi. Ils trouvent dans leur engagement un sens par rapport à leur histoire singulière, à leur trajectoire biographique. Ce sens est très largement construit par les collectifs d'engagement, - associations, syndicats, partis, collectifs moins institués -, qui fournissent à leurs membres les plus investis, de multiples ressources identitaires. Ils leur permettent de penser le rapport à leur propre histoire et à leur avenir, de conquérir estime de soi et reconnaissance. Ces ressources identitaires, gages du maintien des engagements et par là même de la pérennité des collectifs, sont largement construites par les associations.⁴

L'article donnera à lire quelques trajectoires de bénévoles et de militants. Trois registres de mise en sens des trajectoires par les associations, de rencontres entre attentes et ressources identitaires, sont ici explorés. Les associations peuvent permettre d'établir une continuité dans des

² Si les déterminations ne sont nullement mécaniques, des socialisations catholiques ou communistes donnent souvent à cette volonté de s'engager un caractère d'évidence.

³ Bernard Pudal « La vocation communiste et ses récits », in *La politisation*, Jacques Lagroye (sous la dir.), Belin, 2003.

⁴ Cet article n'aborde qu'un des aspects développés dans notre livre : Bénédicte Havard Duclos, Sandrine Nicourd, *Pourquoi s'engager ? Bénévoles et militants dans les associations de solidarité*, Payot, 2005.

trajectoires bénévoles clivées. Elles peuvent permettre aux bénévoles de restaurer des trajectoires brisées. Elles leur offrent enfin la possibilité de rester en adéquation avec des idéaux, notamment religieux.

Établir une continuité biographique

Les expériences associatives sont, pour certains bénévoles et militants, des moyens de résoudre les contradictions de leur histoire sociale en leur permettant de construire des continuités et de la cohérence, là où il pourrait y avoir discontinuités et dissonances.⁵ Leur trajectoire passée - dans le sens d'une promotion ou d'un déclassement - se trouve particulièrement interpellée par cette expérience. Des individus qui ne trouvent pas leur « place », qui cherchent « leur » place parce qu'ils connaissent des situations de décalage, des habitus déchirés, clivés, peuvent ainsi particulièrement vivre leur engagement comme une manière de résoudre, provisoirement, ces contradictions.

Les sociologues ont ainsi montré depuis longtemps que l'ascension sociale couplée au souvenir vif du milieu d'où l'on vient et d'une volonté de fidélité à celui-ci était propice à l'engagement, sans qu'on sache d'ailleurs ce qui est premier, l'action militante ou la réussite sociale.⁶ Défendre les exclus, les pauvres, les ouvriers ou les migrants permet de se rapprocher de ses origines, de ne pas vivre un sentiment de rupture consécutif de toute promotion sociale. Le sentiment subjectivement vécu du décalage, du porte-à-faux, de la distance sociale entre ce qu'on est, ce qu'on a été et ce qu'on pensait être, est ainsi un principe générateur d'un élan, d'une volonté de s'engager. L'essentiel des travaux ont par exemple montré l'importance des individus aux profils atypiques, « déplacés » par rapport à leur destin social possible ou probable, dans le militantisme ouvrier. Ce déchirement potentiel a été extraordinairement bien utilisé par le Parti Communiste qui a su offrir des promotions sociales à ses militants, tout en leur garantissant la fidélité subjective à leur milieu d'origine.⁷

La trajectoire d'Isabelle, militante du DAL permet de comprendre comment l'offre associative donne sens à de tels parcours, comment les conditions concrètes de travail dans l'association rendent possibles un engagement en actes capable de résoudre les contradictions d'une trajectoire. L'élan d'engagement se stabilise et se pérennise alors, parce que les ressources identitaires fournies par l'association correspondent aux attentes de cohérence identitaire implicitement formulées.

⁵ Comme le souligne Laurent Willemez faisant référence aux travaux de Pierre Bourdieu, l'engagement constitue un point d'appui à « l'illusion biographique ». Le récit des engagements militants (unique ou diversifié, dans une ou plusieurs structures) permet la mise en scène d'une continuité volontaire, d'un sens unifié à sa vie, présenté comme le produit de décisions subjectives maîtrisées. Que les choix soient toujours relatifs aux conditions sociales qui déterminent largement les orientations possibles et pensables à chaque étape, est ainsi largement occulté. In « *Persevere Diabolicum : l'engagement militant à l'épreuve du vieillissement social* », *Lien social et Politiques - RIAC*, printemps 2004.

⁶ Notamment Michel Verret (avec la collab. de J. Creusen), *La culture ouvrière*, ACL Editions, 1988.

⁷ Pendant sa période de formation et jusqu'au début du siècle, avant que l'ouvriérisme qui a caractérisé le Parti communiste français n'impose une relative homogénéité de classe aux militants ouvriers, on y a de nombreux profils socialement « atypiques ». Cf. notamment les travaux de Jacques Rancière. Même alors, Bernard Pudal note toutes les stratégies de l'organisation communiste, notamment par le contrôle biographique, pour attacher ses cadres à l'organisation et éviter leur fuite, dans la mesure où ces ouvriers ont des trajectoires atypiques qui peuvent leur permettre de sortir de la classe. Voir « Les dirigeants communistes : du fils du peuple à l'instituteur des masses », *Actes de la recherche en Sciences sociales*, 1988, n°71-72.

Isabelle est née en 1968 en Alsace. Issue d'un milieu modeste (père antillais militaire, mère vosgienne aide soignante à l'hôpital), elle accède, à la faveur de sa réussite scolaire et de la démocratisation des études supérieures, en Faculté de droit, où elle passera un DESS. Pour fêter la fin des examens de première année, elle sort en boîte avec des amis, ils boivent et ont en rentrant un accident de voiture très grave. L'un d'entre eux reste plusieurs mois dans le coma. « Ça m'a fait un choc, une prise de conscience : je me sentais rescapée et je me suis alors demandée : mais que veux-tu faire de ta vie ? »

A partir cet événement, elle cherche un lieu où s'engager qui donne sens à sa vie. Elle va un temps à la Ligue des Droits de l'Homme, hésite avec Amnesty International, se lance avec un ami dans le syndicalisme étudiant. Son engagement à l'UNEF la conduit dans des soirées organisées par le Parti Socialiste, mais elle se trouve rapidement écœurée des luttes fratricides entre courants politiques. Une rencontre avec une magistrate, présidente d'une association de quartier, la conduit à y militer, active dans la préparation des dossiers et des jurisprudences, comme elle l'avait été à l'UNEF dans la recherche des bourses pour les étudiants. Face à des cas d'expulsions qui se déroulent à la limite de la légalité dans l'OPHLM de la ville, elle propose de radicaliser l'action. Cette proposition est très mal accueillie dans l'association qui cherche plutôt à rester en bons termes avec la mairie (socialiste). Elle quitte l'association en 1994, et par l'intermédiaire d'une amie institutrice, à la faveur de l'expulsion d'une famille nombreuse, crée un comité DAL local, à grand renfort de médiatisation.

Elle monte alors à Paris, et se retrouve très rapidement permanente au DAL de Paris, membre du conseil d'administration, secrétaire du DAL Paris puis de la fédération. Elle ne trouve pas directement un emploi après ses études, vit du RMI pendant deux ans, hébergée chez son frère puis chez des copains. Sa première activité salariée commence quand, relogée dans un immeuble réquisitionné par la ville de Paris, elle devient salariée de l'association qui assure la gestion sociale et immobilière des immeubles réquisitionnés. Son activité professionnelle consiste à monter des projets d'animation dans ces immeubles, pour lesquels elle utilise activement son réseau et son carnet d'adresse, constitués dans sa pratique militante.

Isabelle est une « transfuge », pareille à toutes ces personnes d'origine populaire qui ont connu une forte ascension sociale consécutive à une réussite scolaire.⁸ Outre l'enchaînement des engagements et la prise de distance de plus en plus grande qu'elle opère avec les partis et syndicats institués, jusqu'à constituer sa propre association, dans une logique de radicalisation militante, son parcours montre une disjonction entre ses études et sa carrière professionnelle. Alors même qu'elle vient d'un milieu modeste, elle fait une bonne scolarité. Mais c'est comme si elle était dans l'incapacité de « rentabiliser ses investissements scolaires » dans une carrière professionnelle. Son engagement au DAL, en lui permettant de valoriser les compétences scolaires nouvellement acquises respecte son désir de fidélité à l'égard de son milieu d'origine.

Son élan est entretenu car reconnu par l'association qui a besoin de militants à la fois compétents, mais aussi proches des personnes défendues. Rapidement repérée par les leaders, elle est aspirée à une place centrale dans l'association, reconnue et valorisée par le DAL. Militante sérieuse, possédant des connaissances juridiques utiles et solides, elle se définit elle-même comme fiable et organisée (un « bon petit soldat » dit-elle par fidélité à son père). Elle est par ailleurs proche des mal-logés avec qui elle partage des origines sociales et ethniques communes. Elle apparaît ainsi comme une militante dont l'association a besoin. La vocation est donc bien un élan construit par sa trajectoire : elle évoque ainsi la « haute idée » que sa mère se fait de son travail à l'hôpital, donnant à lire en filigrane les engagements parentaux ; elle se sent une dette suite à l'accident dont elle a réchappé miraculeusement ; sa réussite scolaire ne la

⁸ Voir notamment Richard Hoggart, *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Minuit, 1970. Jean-Pierre Terrail, « L'issue scolaire : de quelques histoires de transfuges », in *Destins ouvriers*, PUF, 1990.

coupe pas d'un désir de fidélité à son milieu d'origine, bien au contraire... Mais l'association (les leaders et les adhérents) a su valorisé ce parcours (proximité objective et subjective avec les familles mal-logées ; connaissances juridiques et esprit d'organisation) et entretenir l'élan par une forte reconnaissance.

Restaurer une identité blessée

Au sein des associations, on rencontre nombre d'individus qui souffrent ou ont souffert de difficultés sociales, économiques ou politiques. Objectives, ces difficultés sont surtout vécues subjectivement comme douloureuses : des origines familiales précaires ou pauvres, donnant lieu à des expériences d'humiliation ou de domination, une scolarité chaotique ou non aboutie, un manque d'affection et de reconnaissance dans l'enfance... L'engagement va alors permettre d'effectuer une réparation des blessures, de l'humiliation, de la honte, des stigmates.

C'est dans la proximité active avec le public en souffrance que certains bénévoles trouvent la voie de cette restauration identitaire. En passant du statut d'aidé à « aidant », en transformant une dette en un don pour autrui, en faisant preuve de solidarité pour les autres, ils se construisent alors une identité altruiste, permettant la reconquête de la dignité et d'une estime de soi.

Pour d'autres, la qualification de la misère sociale et économique en injustices, par des récits politiques ou religieux, donne un nouveau sens aux échecs et aux humiliations. Des processus comparables à ceux qui ont eu lieu dans le militantisme ouvrier sont à l'œuvre dans les associations où agissent des bénévoles. Les organisations militantes (Parti Communiste, syndicats ouvriers, éducation populaire..) avaient permis à de nombreux militants de traduire leur souffrance sociale en termes collectifs, en donnant sens à leur vécu, en leur permettant de penser leur existence dans le monde social. Dans la plupart des récits d'engagement communistes, les militants font ainsi état de la révélation qu'a été pour eux la découverte des messages véhiculés par le Parti⁹.

Enfin, pour les personnes les moins dotées en ressources sociales, les associations apportent une ouverture de l'horizon social. Lieu de dilatation des possibles et de desserrement des contraintes, espace de rattrapage face à l'échec scolaire ou aux échecs répétés dans le monde du travail, les associations permettent de se doter d'armes idéologiques pour penser sa situation dans le monde et pour espérer y occuper une autre place. Cette projection est d'autant plus forte que les espaces alternatifs de reconnaissance et de promotions possibles sont fermés, d'autant plus forte qu'elle touche des personnes très précaires dont l'avenir est incertain. L'éducation individuelle, l'auto-émancipation, la progression personnelle et la promotion sociale *in extremis* et sans que cette anticipation soit toujours atteinte ni même espérée sont des moteurs très importants au maintien des engagements. Comme le souligne Olivier Schwartz à propos des militants ouvriers communistes, « l'expérience militante est une expérience profonde de contre-acculturation, d'émancipation personnelle, fondée sur la découverte progressive de devenir autre chose ». ¹⁰ Le parallèle entre les syndicats, partis et associations est ici tout à fait pertinent.

⁹ Comme le souligne Nathalie Ethuin à propos du parti communiste, « si les cadres d'interprétation officiels ont pu trouver un tel écho chez les militants les plus engagés, c'est qu'ils entraînent en résonance avec leurs expériences, parfois les plus intimes. » « De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990) » *Politix*, n°63, 2003.

¹⁰ Olivier Schwartz, « Sur le rapport des ouvriers du Nord à la politique. Matériaux lacunaires », *Politix*, n°13, 1991. On se reportera également aux nombreux ouvrages qui traitent de cette question des rétributions, notamment Daniel Gaxie « Economie des partis et rétributions du militantisme », *Revue Française de sciences politiques*, 27, n°1, 1977. Dans l'ensemble nous avons ici choisi de détailler les rétributions identitaires et symboliques (en termes de reconnaissance), laissant de côté toutes les rétributions sociales et matérielles, mises davantage à jour dans notre livre.

Les expériences de domination, quand elles rencontrent la possibilité sociale d'être dépassées (par la fréquentation précoce d'un milieu militant, par la promotion scolaire, par l'autodidaxie...), sont ainsi de formidables catalyseurs d'un élan d'engagement. Mais cette énergie s'épuisera vite si elle n'est pas entretenue par la reconnaissance des associations, notamment de leurs leaders.

La trajectoire de Mireille, bénévole à Alphasol, permet de rendre compte d'un processus de requalification identitaire.

Mireille, née en 1947 dans une famille immigrée italienne, garde de profonds souvenirs des blessures des années cinquante, lorsque sa famille s'est installée en France : le racisme ordinaire, les injures contre les « sales ritals », le sentiment d'humiliation de vivre dans un logement minuscule et sans confort, la pauvreté qui empêche d'avoir les mêmes vêtements que les autres, l'absence de reconnaissance de ses parents (« ce sont des gens qui ont vendu leurs corps ; c'était la force de travail, dans les mines »)... Alors qu'elle adore l'école, lieu qu'elle perçoit comme un espace de reconnaissance, elle doit la quitter à regret précocement (à seize ans) pour subvenir aux besoins de sa famille, son père ayant connu un accident du travail. Elle devient comptable. Dès l'entrée à l'école de ses propres enfants, elle adhère à une organisation de parents d'élèves (la FCPE) et y sera engagée pendant vingt ans. Quand sa plus jeune fille passe son baccalauréat, elle doit la quitter et ressent au bout d'un an un grand vide qui la conduit à aller proposer ses services à Alphasol. Elle participe alors aux activités de « soutien scolaire » deux soirs par semaine, après son emploi de comptable à mi-temps.

Pour Mireille, l'école a joué un rôle « d'ascenseur social ». L'activité bénévole de soutien scolaire lui offre la possibilité de restaurer la blessure d'études achevées prématurément, de poursuivre sa volonté initiale et contrariée de devenir institutrice, de, selon ses termes, « compenser ce que je n'ai pas pu faire ». L'activité lui offre ainsi une réelle satisfaction personnelle, et la proximité avec les enfants immigrés, connaissant des conditions de vie comparables à celles qu'elle a connues, lui permet une mise en cohérence de sa trajectoire. Alphasol permet de « corriger les injustices » pour les enfants tout en corrigeant les injustices qu'elle a vécues personnellement. « J'ai envie d'aller dire à tous les enfants ..., à tous les gamins là : 'Ecoutez, ça compte l'école. Vous allez vous en sortir, vous allez apprendre à réfléchir et vous allez prendre votre place dans la société. C'est là que vous allez vous dire oui, je suis quelqu'un, même si les autres vous dénie ça, vous, vous pouvez leur montrer que non, que vous êtes quelqu'un'. Ces enfants-là, ils l'ont pas forcément et par manque de moyens, les bouquins ça coûte cher. Et puis parce que, moi j'ai vu ça aussi, quand tu travailles dix heures par jour dans une usine, mon père travaillait dix heures par jour dans une usine, le soir bon ben, à moins d'être vraiment passionné, t'as envie d'aller te coucher. »

Pour des raisons d'emploi du temps, elle doit toutefois, après quelques années, arrêter le soutien scolaire et essaye alors d'autres activités de l'association (écrivain public...). Celles-ci n'auront jamais la même résonance biographique et elle ne parviendra pas à y trouver suffisamment de sens. Elle finit donc par quitter l'association. La fidélité à son groupe immigré d'origine n'était pas suffisante, il fallait un ancrage spécifique sur le moyen qu'elle a personnellement trouvé pour se hisser dans l'échelle sociale. Mireille n'a pas trouvé d'autres relais au sein de l'association pour « tenir » son engagement. Les relations avec les permanentes ou les autres bénévoles n'ont pas suffisamment fait écho à ses dispositions biographiques. À plusieurs reprises, elle cherche à être reconnue par les responsables, par des semblables mais ne trouve pas de réponse assez significative. Elle est alors, dans cette association, la seule de sa génération à avoir eu cette expérience douloureuse de l'immigration et ne peut donc pas la partager avec d'autres bénévoles qui auraient des trajectoires communes.

Seul un portrait a ici été dressé, mais nous avons souvent rencontré des processus de requalification identitaire des bénévoles. Partis avec une conscience aiguë de leur « indignité

sociale », l'engagement leur permet de reconquérir dignité morale et estime de soi. Ce processus est soutenu par la valorisation, dans les associations de solidarité les plus militantes, des parcours d'affranchissement par rapport aux déterminations sociales : devenir militant quand on vient du monde de ceux que l'association aide est codé très positivement et soutenu par les leaders. A contrario, quand cette reconnaissance par les leaders est insuffisante, que ces parcours qui restent fragiles ne trouvent pas d'espace de valorisation, l'engagement ne peut se maintenir.

Enfin, dernière modalité de construction d'un sens biographique repérée au sein des associations : celle qui s'ancre davantage dans la mise en œuvre d'un idéal, notamment religieux.

Quand le « salut » individuel passe par le collectif

Dans un pays sécularisé mais de tradition catholique encore très marquée, la socialisation religieuse ne concerne pas seulement les pratiquants réguliers¹¹. Pour certains, la socialisation religieuse s'est construite dans la jeunesse dans des milieux sociaux favorisés et conservateurs, dans lesquels la religion allait de soi et n'était pas interrogée. Ces individus mettent alors spontanément en avant une conception de la religion ancrée dans la charité, au sens évangélique du terme. La conformité aux évangiles justifie un engagement *pour* les autres, assimilé à une forme de devoir social. Deux autres interprétations des prescriptions évangéliques au cœur du catholicisme social sont également mobilisatrices d'engagement : celle de l'action catholique prônant un engagement *par* les autres, et celle de la théologie de la libération, tournée vers un engagement *avec* les autres. Seul l'engagement inscrit dans la filiation de l'action catholique sera ici développé, faute de place. Cette modalité du rapport entre engagement social ou politique et religion reste en effet très massive chez les bénévoles mus par des valeurs religieuses.

À la base de la certitude qu'il faut s'engager, on trouve chez nombre de bénévoles une foi chrétienne acquise dès la jeunesse et réactivée par la participation active à des groupes religieux (scoutisme, groupes de parole, aumônerie, Jeunesse Ouvrière Catholique...). Elle se caractérise par l'obligation d'être prouvée dans les actes et d'engager un rapport missionnaire au monde¹². Le Salut religieux passe, pour ces militants, par la conversion et surtout la mission. À travers l'action auprès des plus démunis, l'enjeu missionnaire est de transformer les individus, les autres et soi-même, de leur permettre de s'émanciper en investissant des responsabilités auprès des plus démunis. Les socialisations religieuses, quelles que soient la génération et l'association, conduisent à refuser l'idée d'une foi vécue sur le seul registre privé. Un des principes clés de l'action catholique consiste ainsi à ne pas séparer la dimension temporelle (action concrète) de l'action spirituelle (action apostolique). « Leur qualité de chrétiens, les militants jocistes la manifestent moins dans la pratique religieuse dominicale en paroisse, critère traditionnel d'appartenance à l'Eglise catholique, que dans la recherche d'un sens transcendantal religieux de leurs actions.¹³ » C'est la pédagogie de l'action chère à l'Action Catholique. Les individus ne sont alors nullement portés par une rage, une volonté de revanche qu'ils prendraient sur leur

¹¹ Il faut distinguer sur ce point complexe, les déclarations d'appartenance, des déclarations de pratique religieuse. Si 10 % des Français vont à la messe régulièrement, 80% d'entre-eux se déclarent catholiques. 55% des mariages sont catholiques et plus de 40% des enfants entre 8 et 12 ans vont au catéchisme. Jean-Marie Donegani, « Idéologies, valeurs et cultures », in Olivier Galland et Yves Lemel (coord.) *La nouvelle société française*, Colin, 1998, chap. 8.

¹² Voir notamment Michel Chauvière, « Action catholique, promotion collective et éducation permanente », *Education permanente*, n°149, 2001; Denis Pelletier, *La crise catholique. Religion, société, politique*, Payot, 2001.

¹³ Françoise Richou, « Apprendre à combattre : l'engagement dans la Jeunesse Ouvrière Catholique (1927-1987) », *Le mouvement social*, n°168, 1994.

enfance difficile, ou sur une stigmatisation qu'ils auraient supportée avec tous les membres de leur groupe d'origine. Ils ne sont pas plus portés par un désir de retisser les fils d'une histoire potentiellement porteuse de contradictions. L'élan d'engagement est référé à cette socialisation religieuse active vécue comme une expérience et relatée dans les termes de la révélation. Les associations apportent un cadre adapté à la pratique d'une foi en actes, en preuves d'utilité.

Madeleine, fondatrice d'Alphasol, née en 1935 et retraitée, se situe directement dans ce registre. Sa participation aux groupes d'Action Catholique est dans la lignée familiale directe. A vingt ans, elle se réapproprie cet héritage en trouvant sa place dans un groupe de sa génération, auquel elle participe activement, animé par un prêtre : « Ce prêtre nous a beaucoup formé. On parlait de la foi, de Dieu, qu'est ce que c'est que la solitude, quand on est seule il faut s'occuper des autres, il faut pas attendre que les autres s'occupent de nous. Il nous a envoyé voir les vieux qui n'avaient pas de visite à l'hôpital, les jeunes qui n'avaient pas de parents, il nous a obligé à sortir de notre état pour aller vers les autres, les vocations elles poussent là ! On rendait compte de nos missions. Moi j'avais en charge les aveugles. Quand on fait ce travail-là, on se rend compte que la vie, elle prend du sens à travers ce que tu donnes et pas ce que tu reçois. » Le récit de sa jeunesse et de ses engagements successifs est marqué par cette conviction que la foi doit s'incarner dans le monde, se prouver dans les actes. La religion représente alors le fil conducteur de sa trajectoire.

Après son mariage avec un catholique également marqué par cette pédagogie de l'action, Madeleine arrive dans une nouvelle ville et poursuit son engagement dans l'action catholique, véritable support à son intégration locale. Espace de prière, de parole et de réflexion sur « les lieux de vie », ce groupe la rend attentive aux changements dans le quartier : elle fait le constat, à la fin des années 1970, de l'arrivée d'une population immigrée, de plus en plus féminine suite aux procédures de regroupement familial. Elle s'oriente alors vers l'alphabétisation comme moyen de rentrer en contact avec ces femmes immigrées de la ville. La paroisse à laquelle elle fait partie, l'aide en lui prêtant des locaux ; une voisine se propose pour s'occuper des enfants pendant les cours pour les femmes ; d'autres circonstances favorables, présentées comme « miraculeuses » (des dons de Dieu), permettent la création d'Alphasol au début des années 1980.

Madeleine a eu besoin de s'appuyer sur plusieurs structures pour vivre sa foi, pour poursuivre sa recherche de Salut : les groupes d'Action Catholique tout d'abord en lien avec sa socialisation, la paroisse et aujourd'hui Alphasol qui reste un support important pour elle. La petite association créée il y a vingt ans, est devenue une structure importante, solidement implantée dans la ville, non confessionnelle. Cette réussite ne fait que confirmer Madeleine dans son élan initial au moment de la création, lui permet d'être reconnue par des bénévoles catholiques et laïques dans ses pratiques auprès des immigrés en difficultés socio-économiques et de tenir sa volonté d'action et de mission sans prosélytisme.

Mettre en scène sa trajectoire biographique

L'articulation entre les ressources identitaires fournies par l'organisation et les attentes de cohérence identitaire des individus permet de construire et de renforcer des engagements, de transformer des élans et des désirs d'être utiles en pratiques bénévoles concrètes. L'impact des socialisations familiales (rapport à la religion, à l'injustice, à la politique), des trajectoires migratoires ou des promotions sociales (partir, se souvenir et rester proche) sont autant d'éléments qui nécessitent un travail identitaire pour restaurer équilibre et cohérence personnelles. Les associations, tout comme les partis et les syndicats, sont ainsi des caisses de résonances à la demande de reconnaissance identitaire et des lieux de validation et d'unification

de l'identité. À travers des exemples de trajectoires de bénévoles et de militants, nous avons montré comment l'engagement constitue aujourd'hui encore un enjeu identitaire, pour lequel les associations parviennent à donner des supports, certes souvent fragiles. Elles ne peuvent espérer maintenir et réguler la participation des personnes engagées que parce qu'elles parviennent, au moins partiellement et provisoirement, à répondre à leurs attentes identitaires. Dans les associations de solidarité, au fonctionnement moins formalisé que les partis et les syndicats, les bénévoles vivent ainsi des processus très semblables à ceux qui se sont réalisés pendant des décennies au sein des organisations ouvrières.

Les collectifs d'engagement permettent en effet d'apporter des ressources pour construire un assemblage satisfaisant de façon provisoire, en requalifiant les blessures et les sentiments d'injustice, les décalages entre les espérances et les conditions, les valeurs et les univers de vie. Les associations fournissent des langages, des idéologies, des moyens de penser son rapport dans le monde et au monde. Elles permettent aussi de rencontrer des personnes charismatiques et des leaders qui, par le souci d'être en accord avec eux-mêmes, représentent des modèles forts d'identification. Elles permettent enfin, par la rencontre avec d'autres, bénévoles et personnes en difficultés sociales, de mettre à l'épreuve un ensemble de valeurs moins parlées. Ce faisant l'engagement permet de construire un sens biographique et de justifier son existence sociale.

Pour les bénévoles dont la trajectoire est vécue comme particulièrement douloureuse et accidentée, l'« idéologie », c'est-à-dire un discours qui permet de faire le récit d'une grande histoire, donnant à voir les sources de l'injustice, qui énonce la misère et les moyens de la contourner, continue de fonctionner comme une ressource identitaire. L'essentiel est de nommer publiquement, de démonter les mécanismes conduisant par exemple au mal-logement ou à la souffrance sociale, et à ce titre, seule l'association Droit Au Logement ici étudiée se saisit de cette option : les assemblées générales, les moments de formations sont autant de moments où le travail d'énonciation, de mise en mots, porté par des leaders charismatiques, donne sens à des trajectoires. Il faut noter toutefois la fragilité de ce registre idéologique très fortement affaibli. Par refus ou par impossibilité de nommer les sources du malheur social, par crainte d'une « idéologie » assimilée à une « langue de bois », nombre d'associations ne peuvent se saisir de ces demandes biographiques tournant autour de la restauration d'un soi blessé.

Les associations qui fonctionnent sans « nommer », qui refusent de porter un discours public construisant une histoire collective, saisissent d'autres attentes identitaires. C'est le cas d'Alphasol ici étudié, rassemblant des individus qui, sans avoir des trajectoires linéaires, sont souvent moins blessés. Quand les grands récits ne peuvent se dire, quand les questions politiques sont taboues pour ménager le consensus, les ressources identitaires sont moins des ressources collectives apportées par les associations, que des espaces de reconnaissance, essentiellement personnalisés, et d'identification à des personnes charismatiques. La défection sera dans ce cas à comprendre dans l'absence de relation avec les leaders ou dans le faible investissement de ces leaders dans les relations avec les bénévoles.

Quand il y a ni idéologie affirmée, ni identification à des leaders, les ressources identitaires se trouvent davantage dans les relations avec les personnes rencontrées dans le cadre des activités. Lorsque les biographies ont un lien direct avec les populations migrantes (expérience familiale ou blessures collectives, culpabilités liées au souvenir des guerres de décolonisation par exemple), chaque interaction avec les personnes aidées permet de tisser une continuité nécessaire au travail identitaire. Pour d'autres biographies, la relation avec les migrants représente « l'autrui souffrant » dont la proximité permet de rester en cohérence avec des engagements préalables (action catholique, théologie de la libération). Enfin le fait d'être engagé avec d'autres bénévoles ou militants partageant des valeurs communes (notamment religieuses) entretient la résonance avec son système de valeurs héritées.

Trop souvent les débats portant sur l'engagement bénévole se formulent en référence aux progrès de l'individualisme. Ainsi postulé, cette rhétorique de l'individualisme empêche une compréhension précise de la manière dont les collectifs continuent à rassembler des individus, à structurer et à réguler leur participation, ainsi que des difficultés qu'ils rencontrent. En suivant Norbert Elias, il est en effet impossible de penser le collectif sans l'individu et inversement¹⁴. Tout comme la « vocation » n'est pas le simple produit d'une volonté, d'un élan, d'un choix personnel, mais le résultat d'un ajustement entre histoire sociale personnelle et institution qui la suscite et la reconnaît, dans des conditions sociales et historiques particulières, de même nous avons cherché à montrer comment les personnes qui s'engagent aujourd'hui ne peuvent le faire que dans des collectifs en mesure de les reconnaître. Cependant dans le contexte actuel, les associations de solidarité sont sous l'effet de contraintes qui peuvent avoir des conséquences sur les modalités de reconnaissance du travail bénévole. La première contrainte est liée à l'augmentation importante de la demande sociale. Souvent sur le registre de l'urgence de trouver un logement, de démêler un problème administratif ou de sortir de la grande précarité, les demandes sont de plus en plus difficiles à prendre en charge par les associations. Tout comme les travailleurs sociaux, les bénévoles rencontrent alors un sentiment d'impuissance qui peut modifier ou épuiser la dynamique de leur engagement. Deuxième contrainte associée à la première, les acteurs associatifs sont fortement sollicités par des exigences gestionnaires et réglementaires, imposées par les pouvoirs publics et les bailleurs de fonds. Le contexte socio-économique impose des réductions budgétaires au moment où les demandes sont plus nombreuses. Pris entre ces différentes exigences, les acteurs associatifs ne peuvent pas toujours reconnaître et entretenir le travail bénévole. Dans ce contexte, la dynamique de reconnaissance est plus aléatoire, et le projet associatif plus incertain.

Bibliographie

- Collovald Annie, « Pour une sociologie des carrières morales des dévouements militants », in *L'humanitaire ou le management des dévouements*, PUR, 2003.
- Ethuin Nathalie « De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990) » *Politix*, n°63, 2003.
- Gaxie Daniel « Economie des partis et rétributions du militantisme », *Revue Française de sciences politiques*, 27, n°1.
- Havard Duclos Bénédicte, Nicourd Sandrine, *Pourquoi s'engager ? Bénévoles et militants dans les associations de solidarité*, Payot, 2005
- Pudal Bernard « La vocation communiste et ses récits », in *La politisation*, Jacques Lagroye (sous la dir.), Belin, 2003.
- Richou Françoise, « Apprendre à combattre : l'engagement dans la Jeunesse Ouvrière Catholique (1927-1987) », *Le mouvement social*, n°168, 1994.
- Simonet-Cusset Maud « Give back to the community : le monde du bénévolat américain et l'éthique de la responsabilité communautaire », *Revue française des affaires sociales*, n°4, oct /déc 2002.
- Willemez Laurent « Persevere Diabolicum : l'engagement militant à l'épreuve du vieillissement social », *Lien social et Politiques -RIAC*, printemps 2004.

Résumé :

Les bénévoles justifient souvent leurs engagements par une volonté d'être utile pour les autres. Ces élans de solidarité se présentent alors comme des dispositions naturelles à l'altruisme. L'article montre d'une part que ces élans sont socialement construits par la socialisation de chacun, par les trajectoires familiales notamment. Il montre d'autre part, que ces élans doivent être relayés, étayés, mis en forme par les associations, pour donner lieu à des pratiques bénévoles

¹⁴ Norbert Elias, *La société des individus*, Fayard, 1990.

concrètes. À l'aide de la présentation de quelques trajectoires de militants et de bénévoles actifs dans des associations de solidarité, les auteures démontrent que le bénévolat est le produit d'un ajustement entre des attentes identitaires construites dans des histoires personnelles et un cadre associatif qui parvient à y répondre.

Mots clés : bénévolat, engagement, association, solidarité, vocation, trajectoire, militantisme.